

Recherches sociographiques



Janet M. PATERSON et Lori SAINT-MARTIN (dirs), *Anne Hébert en revue*, Montréal, Presses de l'Université du Québec et *Voix et images*, 2006, 236 p. (De vives voix.)

Pascal Brissette

Volume 48, numéro 1, janvier–avril 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/016253ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/016253ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Brissette, P. (2007). Compte rendu de [Janet M. PATERSON et Lori SAINT-MARTIN (dirs), *Anne Hébert en revue*, Montréal, Presses de l'Université du Québec et *Voix et images*, 2006, 236 p. (De vives voix.)]. *Recherches sociographiques*, 48(1), 204–206. <https://doi.org/10.7202/016253ar>

Chamberland, Fernand Ouellette) et surtout, avec celui dont la pensée et l'œuvre de Brochu sont proches, Gaston Miron. Comme Miron et à sa manière, Brochu est « contemporain de plusieurs époques et écoles littéraires » (Mailhot), ses poèmes ont des « échos mironniens » dans le sillage de « la vie agonique » (Malenfant), et le recyclage du lexique religieux fait penser « à Gaston Miron, bien sûr » (Pierre Nepveu). Ce lien de parenté spirituelle confirme les propos tenus par André Major dans la postface, qui retient de son compagnonnage avec André Brochu, au temps de *Parti Pris*, l'aptitude de ce dernier à maintenir courageusement le cap d'un engagement politique sans se laisser entraîner à des dérives idéologiques.

Cet ouvrage offre une lecture stimulante, ouverte, par « la relation critique » (au sens actif où l'entend Georges Poulet), qu'entretiennent les auteurs avec l'écrivain. Elle n'emprisonne pas l'œuvre dans un discours unique même si l'on note, sans surprise, une admiration unanime vouée par ses pairs à l'écrivain, ce qui rendra probablement difficiles, des éloges renouvelés, l'œuvre n'étant pas achevée. L'ouvrage a pour premier mérite de rendre visible l'impressionnante diversité de l'œuvre et de l'évoquer dans une double perspective diachronique et synchronique. On appréciera les contributions autour de Brochu critique, qui offrent une perspective intéressante sur une page de l'histoire de la pensée critique dans le champ littéraire québécois et qui invitent à réfléchir sur la place de l'intellectuel comme de l'écrivain dans la cité. Les approches thématiques et sociologiques de l'œuvre restent privilégiées, mais on peut regretter cependant, à la lecture de motifs tels que l'échec, la culpabilité, la perte, l'absence d'une critique qui prendrait sa source dans la psychanalyse. Tout comme on peut s'étonner que le travail d'André Brochu et ses liens avec la littérature française soient à peine esquissés. Mais comme le disent Micheline Cambron et Laurent Mailhot, ce sont là « projets ambitieux, démesurés dans le cadre d'une première synthèse sur l'œuvre ».

Yannick RESCH

*Institut d'études politiques,
Aix-en-Provence.*

Janet M. PATERSON et Lori SAINT-MARTIN (dirs), *Anne Hébert en revue*, Montréal, Presses de l'Université du Québec et *Voix et images*, 2006, 236 p. (De vives voix.)

La collection dont cet ouvrage collectif forme le troisième volume est intéressante à plusieurs égards. Tout d'abord, selon les vœux de son directeur Max Roy, elle remet à la disposition du lecteur des articles qui, parus initialement dans *Voix et images* depuis sa fondation, fournissent un bon point de vue sur l'évolution du discours critique dans le dernier tiers du XX^e siècle. Les textes les moins lisibles ayant été écartés, chaque volume constitue une sorte d'anthologie critique sur un thème ou un auteur donné (Réjean Ducharme, Hubert Aquin et, pour ce nouveau

volume, Anne Hébert). On voit ainsi se succéder, au fil de la lecture, différentes questions et diverses méthodes qui enrichissent, sans l'épuiser, l'œuvre de l'auteur traité.

Dans la présentation qui ouvre le volume, Janet M. Paterson et Lori Saint-Martin rappellent qu'outre la qualité intrinsèque des articles, elles ont souhaité présenter des articles traitant du plus grand nombre d'œuvres possible de l'écrivaine et offrir un vaste éventail d'approches critiques. À lire l'ensemble des contributions du volume, on peut dire que ce double objectif a été atteint, puisque y est traité l'essentiel du corpus hébertien (même si les œuvres narratives sont surreprésentées par rapport aux œuvres poétiques) et sont mises à profit plusieurs approches théoriques : thématique, psychanalytique, mythocritique, sociocritique, narratologique, féministe. Dans ce concert théorique, il faut dire que l'approche psychanalytique est nettement dominante. Henri-Paul Jacques veut montrer qu'un souvenir évoqué par l'Élisabeth de *Kamouraska* (celui d'un coq dont les ergots se sont pris dans la crinière d'un cheval) peut être lu comme une scène originaire, scène traumatisante à la source de la « pulsion créatrice » d'Anne Hébert. Lillian Pestre de Almeida, dans une étude sur *Héloïse*, propose ensuite que le désir de Bernard pour Héloïse peut être lu comme l'attraction de l'homme pour la « Femme inquiétante et phallique », pour la « Mère terrifiante » (p. 49). Les contributions d'Anne-Marie Picard Drillien et de Lori Saint-Martin se réclament aussi, à divers titres, de cette approche. Deux autres études qu'on pourrait dire féministes marquent un point fort du volume. Neil B. Bishop cherche d'abord à montrer, avec les outils de la narratologie, que les voix narratives des *Fous de Bassan* permettent de « découvrir dans ce roman une substance idéologique de caractère féministe » (p. 163), ce que refuse d'admettre Marilyn Randall qui voit un leurre dans la multiplicité des voix narratives du roman et refuse de considérer l'accès de plusieurs femmes au statut de narratrice comme un signe du caractère « féministe » des *Fous de Bassan*. Elle arrive à cette conclusion après avoir interrogé différents « indices » laissés de côté par les autres lecteurs, ce « résidu problématique » qui tend à montrer qu'une seule vision, celle de Stevens, informe finalement les diverses voix.

Même si l'intérêt de cette publication réside en partie dans l'espèce de « dialogue théorique » qui s'élabore d'un article à l'autre, on remerciera les éditrices d'avoir retenu la belle étude de Gille Marcotte qui tranche par sa (fausse) simplicité avec les autres contributions du recueil. Seul article du volume à s'intéresser exclusivement à la poésie, le texte de Marcotte propose une lecture d'un poème peu connu du *Tombeau des rois*, « Un bruit de soie ». Fidèle moins à une théorie ou à une méthode qu'à un mode de lecture où la subjectivité a sa part, Marcotte se demande ce qu'est ce poème qui paraît « échapper au mouvement dramatique qui porte l'ensemble du recueil » (p. 72). Les réponses qu'il fournit (une scène érotique, une histoire cosmique, un poème typiquement hébertien, une histoire de mots), mais surtout l'attention qu'il porte aux mots, à la simplicité du poème et à l'économie de ses moyens rappellent d'autres études du *Lecteur de poèmes* (2000).

Les articles du recueil sont précédés d'une utile présentation des responsables de la publication, Janet M. Paterson et Lori Saint-Martin ; elles s'attachent à retracer, d'une part, certaines constantes (notamment la thématique de l'enfermement qui intéresse plus d'un critique) et, d'autre part, les ruptures et les différends qui émergent au cours des trois décennies couvertes. Il manque peut-être à cette synthèse un rappel de la réception critique d'Anne Hébert avant 1975 qui permettrait de mieux comprendre l'inscription du discours critique, celui tenu dans les pages de la revue *Voix et images* au sujet d'Anne Hébert, dans l'ensemble de la critique hébertienne. On aurait aussi souhaité que les responsables de la publication explicitent les critères qui ont prévalu à la disposition des articles dans le recueil (par exemple, on ne comprend pas très bien pourquoi l'article de Lori Saint-Martin sur *Le premier jardin*, paru initialement en 1995, succède à celui d'Érik Falardeau sur le même roman, alors que ce dernier article a paru initialement en 1997) ou qu'elles choisissent un mode de présentation qui s'impose par son évidence (par ordre chronologique, par exemple), mais ce sont là des détails dans l'ensemble et les amateurs et spécialistes de l'œuvre hébertienne, aussi bien que les lecteurs de *Voix et images*, trouveront leur compte dans cet ouvrage.

Pascal BRISSETTE

*Département de langue et littérature françaises,
Université McGill.*

Élisabeth HAGHEBAERT et Élisabeth NARDOUT-LAFARGE (dirs), *Réjean Ducharme en revue*, Montréal, Presses de l'Université du Québec et *Voix et images*, 2006. (De vives voix.)

Cet ouvrage collectif redonne l'accès à des textes publiés dans la revue *Voix et images* qui ont balisé l'évolution du discours critique au Québec sur l'œuvre de Réjean Ducharme. Le choix comprend dix-sept études dont la publication s'étend sur trente-deux ans (1972-2004) et dont la plupart sont focalisées sur l'œuvre romanesque de Ducharme. Le parcours proposé offre une grande variété d'approches théoriques (sémiotique, narratologique, rhétorique, thématique, sociologie et analyse sociodiscursive) qui examinent un ou plusieurs romans de Ducharme ou encore scrutent l'ensemble de l'œuvre. Les analyses plus globales visent à dégager le caractère contestataire, provocateur et iconoclaste de l'écriture ducharmienne. Parmi celles-ci se rangent les contributions sur la portée polémique, subversive et ludique de la créativité verbale de l'écrivain (Bernard Dupriez, Kenneth W. Meadwell, Brigitte Seyfried et Jean Valenti). Plusieurs articles mettent en relief la prise de position « ex-centrique », révoltée, hors de toute contrainte sociale et institutionnelle de Ducharme. Cette perspective est bien visible dans les articles de Pierre-Louis Vaillancourt sur la « régression esthétisante » et l'indifférenciation idéologique de l'œuvre, d'Alain Piette sur l'ironie et les commentaires métatextuels et celui de Myriam Pavlovic qui retrace l'« affaire Ducharme » (la polémique